

Eloge de François Lunven par Alin Avila dans l'émission « Les arts et les gens » sur Radio France en 1997.

« C'est une exposition pour moi assez étonnante. Nous parlions il y a quelques semaines de Bellmer. Quelqu'un qui presque...pas presque, va beaucoup plus loin dans l'esprit de la gravure et dans l'esprit de cette espèce d'introspection de qu'est-ce qui se passe dans le corps, c'est François Lunven. (...)

C'est simplement étonnant à deux titres. D'une part, par la technique. Et aujourd'hui où on veut penser que puisque l'art permet tout, la question technique n'est pas importante, quand on voit les gravures de Lunven, on se rend compte qu'il y a dans la connaissance du matériau quelque chose qui dépasse, dès lors qu'on le charge affectivement et émotionnellement, il y a réellement autre chose que simplement un savoir. Que ce savoir se transcende dans un témoignage et une vérité qui est dite.

Alors ce qui est représenté, ce sont des sortes d'insectes, des sortes de morceaux de corps, des espèces de machines, qui aujourd'hui nous font penser à des appareils de science-fiction qu'on voit un peu partout, mais tout ça date vraiment du début des années 70, de la fin même des années 60, et simplement, c'est fait de mille petits cheveux pris dans une plaque de métal, et ça vibre, et ça vibre comme la vie. Ça vibre comme si on était à l'intérieur d'un corps et à l'extérieur d'une machine. Comme si on avait perdu toute échelle. On se demande si c'est minuscule ou immense.

C'est d'une espèce de beauté complètement insolente et étonnante parce que d'une part ça semble esthétiquement quelque chose qui n'est plus du goût du jour. C'est-à-dire on comprend bien que cette esthétique appartient à l'époque qui l'a produite. Mais on ressent aussi d'une manière complètement forte quelque chose qui dépasse ce qui la rattache au présent, pour l'inscrire dans une sorte de vérité complètement innommable et qui est réellement celle des mécanismes intérieurs du corps, celle réellement de l'écoute que l'on peut porter à soi-même, à l'ensemble de son corps, dès lors que l'on regarde, et il y a une espèce de - pour moi c'est toujours étonnant devant ces gravures – d'entendre quelque chose. C'est-à-dire : je peux fermer les yeux et le travail continue. Oui, l'œuvre continue son travail en moi-même, par une sorte d'écho qui ferait vibrer toutes les parties du corps, et qui me donne comme un miroir, une espèce de conscience des choses assez étonnante et fabuleuse. »